

Harnaché à deux bidons d'essence vides en guise de flotteurs, l'aventurier se jette dans les eaux saumâtres et disparaît au loin, dans la rumeur verte des mangroves, le 19 novembre 1961. Le lendemain, Wassing est secouru par un avion militaire, et la disparition du jeune millionnaire relayée en urgence jusqu'à New York. Où est-il passé ? La puissante famille Rockefeller intervient, mettant la pression sur les autorités locales et parachutant, à coups de pétrodollars, une armée d'enquêteurs dans la jungle. En vain. Faute de preuves du contraire, le fils prodigue est déclaré mort en 1964, l'enquête concluant à une noyade. Cependant, une rumeur persiste : et si, parvenu sur les rives du village d'Otsjanep, Michael avait été tué par les chasseurs de têtes ?

### Un rite destiné à remettre de l'ordre dans le chaos du monde

C'est la thèse soutenue par plusieurs chercheurs, à commencer par le journaliste américain Carl Hoffman. Au cours de ses investigations, ce dernier a exhumé des centaines de mémos et de câbles diplomatiques néerlandais qui, à l'époque, n'avaient jamais filtré. D'après les informations récoltées, un missionnaire catholique de l'époque, Cornelius Van Kessel, avait déjà accrédité cette version des faits le 21 décembre, après une visite chez les guerriers d'Otsjanep... où il aurait découvert les restes blanchis du jeune homme, répartis entre ses meurtriers.

Pourquoi une telle fin ? Quelques années plus tôt, en 1958, la police coloniale néerlandaise avait mené une expédition punitive afin de châtier les chefs de tribus responsables d'une flambee de violence dans la région. Dans ce contexte, l'assassinat de Michael Rockefeller a pu être interprété comme des représailles sur « l'homme blanc », tout particulièrement dans une communauté qui pratique encore l'anthropophagie rituelle, censée remettre de l'ordre dans le chaos... Faute de mieux, les enquêteurs en sont restés là. Si réponse définitive il y a eu, elle s'est diluée dans les mystères de la forêt tropicale où résonne encore, de nos jours, le martèlement tribal des tambours de cérémonie. ■

## Voyage au bout de l'enfer vert

**S'aventurant en solitaire au cœur de la forêt amazonienne, Raymond Maufrais disparaît en janvier 1950. Retrouvé dans son ultime bivouac, son journal permet de retracer ses derniers instants... PAR NICOLAS MÉRA**



MAUFRAS / BRIDGEMAN IMAGES

**En herbe** Après un premier périple au Mato Grosso en 1946-47, le jeune homme se lance en 1949, depuis Cayenne, dans la jungle guyanaise.

**E**n septembre 1949, un explorateur de 23 ans s'enfonce dans la forêt guyanaise. Il a méticuleusement préparé son itinéraire, empaqueté vivres et munitions. Sa destination : les monts Tumuc-Humac, à la frontière guyano-brésilienne, eldorado inexploré qui exhale à la fois les rumeurs indigènes et les mirages de l'or. Lesté par un sac à dos de 40 kilos, son chien Bobby bondissant à ses côtés, Raymond Maufrais franchit la lisière de l'enfer vert sans regarder en arrière.

Né à Toulon en 1926, bercé au scoutisme, Maufrais a toujours été mordu d'aventure. Alors qu'il n'a pas 10 ans, il enjambe le mur de son pensionnat pour aller se perdre dans les collines du haut Var. Épuisé de vie civilisée et de mondanités imbéciles, souhaitant se réconcilier avec les « vieux instincts oubliés », il s'embarque pour l'Amérique du Sud en 1946, pour une expédition au Mato Grosso brésilien. Trois ans plus tard, il décide de percer plus profondément au cœur de la forêt guyanaise, en solitaire,

à travers 1000 kilomètres de pampa impitoyable. Personne, à Cayenne, ne lui donne la moindre chance : « J'ai l'impression de vous conduire à l'échafaud », lui glisse un douanier en lisière de la forêt, le 14 novembre 1949.

### L'exploration, sinon rien

Sur place, les difficultés s'accumulent. Accablé par la faim et la dysenterie, assommé par les fièvres, Maufrais abat son chien, le 3 janvier, d'un coup de chevrotine pour le manger. Dix jours plus tard, délirant et à bout de forces, il s'engage dans les rapides de Canopi en direction du village de Bienvenue, à 70 kilomètres de là, où il espère être secouru. On ne le reverra jamais. Un autochtone découvrira ses notes de voyage dans un campement désert, aujourd'hui rebaptisé « Point Maufrais ». L'intéressé y avait couché sa propre épitaphe : « Il est vrai que l'aventure, sans souffrance morale de temps à autre, ne serait plus la belle aventure, mais une aventure quelconque, sans aucune peine et, par conséquent, n'amenant aucune satisfaction. » ■